

Les recommandations de maman

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 21

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Un jour, je retournerai là-bas. J'y connaîtrai la gloire. Car mes concitoyens me sont restés fidèles. J'ai fait, à Bellair-en-Cotentin, des travaux qui me seront comptés !

Il répandait cette idée avec une telle conviction que, dans toute la province du Manitoba, où ses champs s'étendaient à perte de vue, on l'appelait « le grand maire de France ». Bellair prenait, dans les imaginations, l'allure d'une capitale dont la plus fastueuse artère, aux « gratteciel » sans nombre, s'onnait du nom de Napoléon Farnitou !

Pendant la grande guerre, il pleura souvent. Le martyr de la France le plongeait dans l'angoisse.

— Je suis Français, gémissait-il... Un grand Français dont la postérité retiendra le nom... Ah ! mes amis, revoir mon pays !... Quel rêve !

Il débarqua à Bellair, un beau matin de mai, en 1920. Il avait quatre-vingt-cinq ans, mais marchait l'œil vif, l'échine droite. Il ne reconnut pas sa ville natale, tant elle avait changé. Il erra longuement autour d'une vaste place publique en se demandant avec inquiétude :

— Et... ma rue... ma rue, hélas ?

Il s'y trouva tout à coup et reçut un grand choc au cœur. Rue Napoléon Farnitou. Ces mots flambèrent à ses yeux, sur une plaque indicatrice. Il murmura :

— Ma ville ne m'a point renié !

Pourtant, un doute l'étreignit. Dans cette ville pimpante et comme neuve, qui donc survivait, de l'époque où il était maire ? Les gens de la génération actuelle savaient-ils l'histoire de ses mérites ? Il avisa un vieux pouilleux qui fumait benoîtement sa pipe au soleil et lui demanda :

— Mon brave, savez-vous qui était Napoléon Farnitou, qui a donné son nom à cette rue ?

Le vieux éclata d'un large rire qui brida ses petits yeux sanguinolents et articula :

— Oh ! ça, j'm'en fiche ! Mais c'te rue, j'l'aime parce qu'elle me rappelle mon premier amour. Figurez-vous...

Le grand homme, déjà, s'était éloigné. Il avisa un gros boucher qui, planté sur son seuil, ses deux mains épaisses croisées sur son tablier tout maculé du sang des animaux, prenait le frais.

— Monsieur, proféra le maire d'autrefois, qui donc est Farnitou, ce grand Farnitou dont tout le monde parle ?

— Tout le monde ?... Vous m'étonnez, bafoilla l'énorme boucher... J'crois bien que c'est un maître abatteur du siècle dernier, à preuve que l'abattoir est là, tout au bout !

— Merci ! dit Farnitou. la bouche amère. Quels ignares ! songea-t-il. Mais ce sont là des gens du peuple. Soyons indulgent.

Sa démarche se fit plus lente et plus hésitante. Il se dirigea vers le Palais de Justice; un groupe d'avocats en sortaient, la serviette de maroquin sous l'aisselle. Des intellectuels, enfin ! Napoléon s'élança vers le plus âgé, qui portait une barbe vénérable, et renouvela sa question. L'avocat, pris sans vert, roula des yeux glauques, toussota, puis, la mains sous le menton, glapit :

— Farnitou, personnage de légende ! Son nom n'est qu'une corruption de « far niente ». La rue du repos, voilà !

— Hélas ! gémit l'authentique Farnitou, mon nom illustre n'est qu'un piteux jeu de mots dans la bouche de ce rhéteur ! Ces érudits sont pires encore que les ignorants !

Mais une nuée d'enfants piaillaient en sortant d'une école, celle-là même que Farnitou avait fait ériger. « Les jeunes couches, songea l'homme célèbre. On a dû rappeler mes hauts faits dans les cours d'éducation civique. »

Il se précipita de toute la vitesse de ses vieilles jambes, joignit les petits garçons et, l'index levé, clama :

— Mes enfants, je donne quarante sous à celui d'entre vous qui pourra répondre à cette question : « Qui est Napoléon Farnitou ? »

Les gosses, bouche bée, s'interrogèrent du regard, puis un petit brunet hasarda :

— C'est un type qu'on a guillotiné pendant la Révolution.

— C'est un général de la guerre de 70, déclara un petit noiraud d'un air pénétré.

— Non, fit un rouquin à museau de renard, c'est l'inventeur du fil à couper le beurre !

Et toute la bande de s'esclaffer.

Comme le vieillard tournait tristement la tête, un petit blondin aux yeux intelligents et doux s'approcha de lui, et dit, une belle flamme dans les prunelles :

— M'sieu, je sais : Napoléon Farnitou, c'est un homme... qui porte le nom d'une rue de la ville !

Le vieux maire, la voix tremblante et les paupières humides, balbutia :

— C'est juste, mon enfant... Tiens, voilà quarante sous.

Et les écoliers le virent s'éloigner, l'échine toute ployée. Il songeait qu'il n'était plus rien, pas même un souvenir, et que la gloire est une vaine fumée qu'emporte le vent dans les espaces sans fin.

Henri-Jacques Proumen.

LE BLUET, LA VACHE ET LE CHARDON

FABLE.

— Comme ta tige est laide,
Et que ta feuille est raide !
Vraiment, pour une fleur,
Quelle horrible couleur !
Tu n'es pas sympathique,
On t'approche... et tu piques !
Répétait au chardon
La belle centaurée
En offrant au bourdon
Sa corolle étalée.

Une vache survint.
Pour apaiser sa faim,
Vers la plante épineuse
Elle va, fort heureuse
De ce prochain repas.
Elle avance d'un pas,
Se pique... alors recule,
Et puis croque aussitôt
Le bluet... pédoncule,
Pétales et calice.

Nombreux sont les défauts
Qui nous rendent service.

Pierre ADDOR.

UN GENDARME EN EVEIL

UN jeune gendarme, animé d'un zèle par trop bouillant, venait de changer de poste et ne connaissait pas encore la localité. En lui donnant diverses instructions, on lui avait tout particulièrement recommandé de surveiller les colporteurs, dont plusieurs échappent à la patente.

L'autre jour, notre gendarme se lève de bonne heure et fait une tournée matinale dans les environs, pour voir s'il n'apercevrait point quelque gibier de préfecture. — Il était six heures du matin. Un beau soleil de printemps éclairait les prés verdoyants, et les oiseaux chantaient la saison nouvelle.

Au contour de la route, entre deux haies touffues, apparaissait tout à coup un homme portant un colis sous le bras. C'était le marguillier du village voisin, qui se dirigeait seul vers le cimetière, assez éloigné, pour y ensevelir le petit cadavre d'un enfant mort-né, qui n'avait pour cercueil qu'une simple boîte de sapin enveloppée d'un drap noir.

Le gendarme reste un moment en arrêt, cligne l'œil, puis presse le pas. « Ce gaillard m'est suspect, se dit-il, c'est un colporteur !... »

Bientôt il lui frappe sur l'épaule d'un bras vigoureux, et lui fait :

— Au nom de la loi, je vous arrête !... Que portez-vous là ?...

— Vous le voyez bien.

— Comment, je le vois bien... déballez-moi ça et un peu vite !... Vos papiers d'abord.

— Je n'ai pas de papiers à vous remettre... Ne voyez-vous pas que je vais ensevelir un mioche ?... Mes papiers, les voilà, puisqu'il vous les faut.

Et le marguillier, impatienté, sort de sa poche une grande feuille pliée en quatre : c'était le permis d'enterrer.

Le gendarme lit, et, tout interloqué, il s'efforce de dissimuler son ébahissement. Prenant un air crâne, il rend le papier au marguillier en lui disant :

— C'est bon pour une fois, mais que je ne vous y ratrape pas !

Un renvoi justifié. — Le gros Charlot vient d'être mis à la porte de la fabrique de chaussures où il travaillait. A la pinte, très entouré, il s'explique :

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

— Euh ! c'est le contremaître...

— Qu'est-ce qu'il avait contre toi ?

— Voilà : tu sais ce que c'est qu'un contremaître ? Un type inutile qui se ballade dans l'atelier, les mains derrière son dos, sans jamais rien faire...

— Eh bien ?

— Eh bien ! le vieux, là-bas, était jaloux de moi. Il disait que toutes les personnes qui entraient dans l'atelier me prenaient, moi, pour le contremaître !... Alors...

LA BOUILLOTTE

UN temps où l'on ne connaissait pas encore le chauffage général des trains, les wagons étaient munis de bouillottes en hiver.

Un secrétaire municipal d'une commune, ne connaissait pas encore ce nouveau genre de chauffeferre. Aussi un jour qu'il se trouvait dans le train, regardait-il avec curiosité un voyageur de commerce se chauffant les pieds sur la bouillotte du compartiment.

Au bout d'un certain temps, il dit à son vis-à-vis :

— Vous avez là quelque chose de bien commode, monsieur...

— La bouillotte, très commode, en effet ; ça ne me quitte jamais en voyage.

— Ah ! vous appelez ça une bouillotte... Est-ce pas un peu pesant ?

— Non, pas trop.

A la prochaine station, le voyageur de commerce prend sa petite valise et saute à bas du wagon.

— Hé ! messieu ! vous oubliez votre bouillotte, lui cris le paysan.

— Eh bien, comme je n'en aurai plus besoin de longtemps, et qu'elle vous plaît, je vous la donne.

Arrivé à destination, notre secrétaire municipal emporte bravement la fameuse bouillotte sur son épaule aux yeux ébahis des voyageurs et des employés de la gare.

— Hé ! là-bas, qu'est-ce que vous faites ? lui crient ces derniers, voulez-vous bien remettre cette bouillotte où vous l'avez prise.

— C'est bon ! c'est bon !... elle est à moi, ce messieu qui vient de descendre me l'a donnée.

Et on eut mille peines à lui faire comprendre qu'on s'était moqué de lui.

LES RECOMMANDATIONS DE MAMAN

UN jeune homme toujours choyé, toujours traité en enfant gâté par sa mère, est obligé de partir pour un assez long voyage, quoique à peine remis d'une indisposition.

Il a, en poche, une boîte de pilules portant sur le couvercle cette inscription du pharmacien : « Une pilule toutes les deux heures ».

Notre jeune Lausannois part donc, après mille embrassements et mille recommandations de sa mère en pleurs : « Fais bien attention, mon enfant, tiens-toi bien au chaud !... Prends garde aux courants d'air, mon chéri !... Ne lis pas dans le train, crois-moi, ça te fatiguerait les yeux... Et puis, l'essentiel, mon garçon !... les pilules !... toutes les deux heures... tu sais !... »

A Siviriez, notre voyageur, soigneusement emmitoufflé dans un coin des premières, appelle un employé et lui dit d'un air inquiet :

— Je crains tellement de m'endormir, mon sieur, que je vous prie instamment de bien vouloir m'avertir quand nous approcherons de Fribourg.

Au moment voulu, l'employé longe le train de wagon en wagon, et se rend auprès du jeune homme qui s'était en effet endormi.

— Hé ! m'sieur, nous sommes à Fribourg dans quelques minutes.

— Ah ! merci... alors je vais la prendre... Ma mère me l'a bien recommandé.

Et sortant de sa poche la boîte de pilules :

— C'est dommage, ajouta-t-il, si vous aviez seulement un demi-verre d'eau... ça glisserait mieux.

Vous voyez d'ici la figure du complaisant employé.



LA CHANSON DE MADELINE 20

(Suite).

Mais, un après-midi de mai, un soleil de juillet faisant flamboyer toutes choses, éclater en larges fleurs vermeilles boutons et chrysalides, et se pâmer d'amour les bois, les eaux courantes, les gazons et les âmes, de mon jardin, derrière le mur, j'entends un mélodieux clapotis, où s'envolent de petits rires en modulations de flûte. On eût dit le battement rythmique d'une main se jouant sur l'eau. Je frissonne, je brûle, je n'y peux plus tenir : à moi, Chassang ! souviens-toi, Quicherat !... Avec des ruses de Pawnie et la souplesse d'un félin, je m'élançais, je me hisse, je me juche, je me coule, je m'équilibre, j'écarte doucement les branches : rien ! J'aiguise, glisse, darde mon regard : j'avais bien deviné, elle était là, assise au bord de l'eau qui frissonnait encore, tout émue du beau corps de vierge, de la main qui la caressait. La tente qui l'abritait des regards, mal ajustée, et c'est ma très grande faute, car c'est moi qui m'en étais chargé, venait de s'affaisser sur la baigneuse, dont la tête émergeait seule et riait aux anges, tandis qu'elle tordait sa longue chevelure toute ruisselante de lumière. Se croyant en sécurité, dans son jardin clos de toutes parts et enveloppé de feuillages épais, elle s'oubliait à voir retomber le drap en double cascade, autour de ses épaules et de ses pieds étincelants. Moulé sur son corps moite en approximative draperie, le tissu grossier en contractait l'empreinte et la ligne d'éternelle beauté. Elle le savait bien, qu'elle était belle ! Elle se regardait à droite, à gauche, par dessus l'épaule, semblait prendre à témoin les lilas en fleurs, les papillons bleus, le ciel immense... Mais, vite, elle se retournait, épeurée : non, Mlle Véronique était absente, et, d'une main pudique, la jeune fille avait tout fermé à double tour, y compris la porte par où l'on entrait de chez nous. Pouvait-elle soupçonner que son voisin, qu'elle avait vu enterré dans ses livres jusqu'au cou, venait d'écartier, à cette minute même, le rideau de lilas protégeant son ombrageuse virginité ?

Tout à coup, ébloui, comme si un fer rouge me passait devant les yeux, je chancelai au bord du précipice, en me raccrochant convulsivement aux branches fragiles. J'ai vu... j'ai vu ce que, dans mes désirs les plus téméraires, je m'étais défendu de rêver. Oh ! mon Dieu, j'aurais voulu mourir à cette minute, ou la vivre éternellement. J'ai vu sa draperie lui glisser des épaules et tomber, à peine retenue d'une main indolente, jusqu'à la hanche... Ce fut dans un éclair. Inquiète de mille petits bruits qu'elle ne s'expliquait point, brindilles qui se brisent, ciment qui s'effrite, elle se retournait vers la maison, toujours hantée par la crainte de Mlle Véronique, regardait de tous côtés, ne pouvait

rien découvrir. Mais elle sentait quelque un là, quelque part. Où fuir ? Où se cacher ? La maison était loin, et la tente-abri démolie. Affolée, s'enveloppant tant bien que mal de sa draperie, qui retombait à mesure et s'allongeait derrière elle, dans sa course rapide, comme un long sillon d'écume, elle se jeta dans mes lilas. En cherchant lourdement à me dégager, à battre en retraite, je fis pleuvoir sur ses roses épaules toute une neige de corolles qui expiraient d'amour dans son sein tumultueux. Elle leva les yeux, poussa un cri terrible. La baigneuse offensée m'apparut environnée d'un nuage pourpre. Elle s'enfuit demi-nue, en semant des fleurs sur ses pas.

XVII

Des hauteurs où je m'étais élanqué, plein d'une sublime audace, je redescendis pénard. Pour m'être brûlé les yeux à un ravissement coupable, je crus que la baigneuse allait s'envoler pour toujours. Elle ne vint pas chez nous ce soir-là : elle avait la migraine ! Le lendemain, à son arrivée, j'étais plus mort que vif. Mais rien, dans son attitude, ne trahit la colère ; à peine un moment d'embarras, une rougeur fugitive... Et les éclats de voix de Mlle Véronique sauvèrent la situation : depuis que sa nièce lui était rendue, elle était toute retentissante et rebondissante d'allégresse. Pendant qu'elle parlait à ma mère d'un petit dépenaillé qu'elles protégeaient, et dont les sottises bouleversaient ces deux bonnes âmes, isolée à l'autre bout de la table, Madeline baissait les yeux. Moi, je ne soufflais plus. Pour se donner une contenance, elle ouvrit un album qu'elle avait promis de me montrer. Paysages, monuments, têtes et grotesques, croqués par elle d'un joli coup de crayon, défilèrent entre ses doigts, qui étincelaient dans le rond de l'abat-jour. J'aperçus de loin des silhouettes de professeurs à cravate blanche, de musiciens chevelus comme Absalon, que son œil froid d'enfant du Nord avait saisis dans leurs petits ridicules. Mais l'un de ces originaux, avec son crâne en pain de sucre, remportait la palme. Elle sourit, je souris de confiance, et, pour mieux voir, j'avançaï la tête, ou elle tourna vers moi son album, je ne me souviens pas.

— Eh bien, vrai !... soufflai-je entre mes dents avec un petit rire.

Elle murmura :

— Mon professeur d'harmonie...

Et la glace fut rompue, comme cela, tout simplement ! Elle, fâchée ? Elle avait plutôt l'air de me craindre. Contre son attente, son fort en thème était un homme, et entreprenant. Et puis, quand on sait qu'on est belle, on marchande moins longtemps le pardon.

A la fin de ses vacances, elle nous promit de revenir. Elle tint parole, et nous donna plus d'un beau dimanche. Ces réapparitions, loin de me détourner de ma tâche, l'éclairèrent toute, et je retrouvai le reflet de sa grâce dans les manuels qu'elle feuilletait d'un doigt de lutin. Je la vis venir sans façon s'accouder à ma table d'écolier ; sa tête blonde couronnait la pile de mes dictionnaires. Elle me défendait de lui parler, elle me défendait de la regarder. Parfois, elle se penchait sur mon épaule. Je ne respirais plus. Elle suivait de l'œil ma plume qui trottait, qui volait sur la page.

— C'est que je vais être fière de vous, me dit-elle un jour.

A ces mots, je me sentis grand comme le monde. Positivement, elle me donnait des ailes. Sous son regard, les idées me venaient en foule, et le mot juste, vibrant, rapide comme une flèche. Elle était ma sœur, elle était mon inspiratrice. A chacun de ses retours, nous nous trouvions meilleurs camarades ; à son départ, elle laissait dans mes livres un croquis, un mot drôle, griffonné pour passer le temps ; un bout de ruban tomba de mon traité d'algèbre ; mon *compendium* de grammaire latine s'égayait de grotesques crayonnés dans toutes ses marges ; mon

Virgile fut tout parfumé du brin de cytise qu'elle oublia. Elle apprit avec moi des tirades de Corneille, qui, vibrant dans sa grande voix, me remplirent d'une fureur guerrière. J'en aurais emporté d'assaut Albe et toute son armée. Un jour, un long cheveu d'or, retrouvé entre deux pages, m'adoucit la tristesse de son départ ; et j'appris par cœur, d'enthousiasme, toute l'épique d'André Chénier qu'il bordait d'un trait de lumière.

Enfantillages que tout cela ! Je voulais davantage et je devenais homme. Je le savais, tout me l'annonçait : les agaceries des filles du village, le jeu lascif de leur prunelle, leurs appels à demi-voix. Oh ! je les dédaignais, les pauvres ! mais, à leurs avances, mon cœur bondit ; je pouvais y aller, y aller hardiment !... Loin de moi la fausse honte de l'adolescent, ahuri d'une virilité dont il découvre les marques soudaines ! L'amour n'était plus pour moi je ne sais quoi d'affolant, de louche et de défendu ; c'était mon droit, mon titre de noblesse. C'est pour nos vingt ans que sonne l'heure au cadran de la vie, que fleurit toute grâce et s'épanouit la beauté. Malheur à l'homme qui n'eut jamais l'âge du panache ! Me cambrant, la hanche tendue, je me connus joli garçon.

Mais si, dans ma force dégagée et souple, je posais ma main sur ma poitrine élargie, prêt à me jeter au feu, à lui conquérir des empires, indifféremment, sur un signe d'elle, je fut incapable de lui dire un mot. Ce n'est pas ma faute ! Perspicace comme une vieille fille, sa tante, me voyant tourner autour de Madeline, s'imagina que la vertu de sa nièce était en danger, et affecta de se tenir toujours plantée entre nous deux. Les dimanches après-midi, nous allions tous en promenade sur la colline de Niallin. Dans les sentiers, de son pas onduleux, Madeline prenait la tête de la file, et nous dirigeait à son gré ; elle s'arrêtait, nous nous arrêtions ; elle nous entraînait comme un cygne en son harmonieux sillage. Mais, en dépit de son allure nonchalante, elle avait le pied très ferme, et qui mordait à ravir la pente assez raide. Les vieilles gens étaient vite à bout de souffle. Moi, je m'élançais sur sa trace toute vive ; on nous perdait déjà de vue ; déjà, je la rejoignais, nous étions seuls... Mais, là-bas, une voix effarée, un cri de paon la rappelait. Et je restais mortifié, pestant en grec contre l'aigre duègne.

Si l'occasion ne s'offrit point, je sus la créer quelquefois ; jamais je ne pus en profiter. Là-haut, sous les pins d'Italie, couronnant la colline de leur groupe d'élégants parasols, tandis que la tante bayait aux corneilles en admirant la vue, je faisais, tout bas :

— Mademoiselle Madeline !

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Un Européen en pèlerinage à la Mecque. — Pour arriver à ses fins, cet Européen s'est déguisé en Musulman. On lira donc avec intérêt, dans l'*Illustré* du 17 mai, ses impressions au pays de cet Ibn Séoud dont le fils — publié en première page du même numéro — vient de triompher de l'émir du Yémen. Les admirateurs de la nature verront avec plaisir de belles photos du Doubs aux Brenets. Signalons également : « Les astres sont-ils habités ? », l'humour littéraire, page du dessinateur A. Brivot, la mode, diverses variétés et les actualités.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Comme eut dit Edmond Rostand...

Boire du „DIABLERETS“, mais c'est
Se gargariser de courage,
C'est s'ingurgiter le breuvage
Qui rend dispos, joyeux et frais.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.